



ALBERT THIERRY

TUÉ LE 26 MAI 1916, A LA TRANCHÉE DES SAULES (NOULETTE)

Promotion 1900. — Lettres.

Je revois Albert Thierry ⁽¹⁾ tel qu'il nous apparut en 1900, l'année de son entrée à l'École de Saint-Cloud : de taille moyenne, plutôt petite, mais d'aspect robuste, tête énergique, à l'ossature bien marquée, front large sous d'épais cheveux blonds, lèvres fines et menton volontaire, physionomie à la fois ardente et concentrée, et dans cette face un peu âpre, un peu tourmentée, des yeux clairs, profonds, d'une douceur saisissante et comme invincible. Tel nous le vîmes, à vingt ans, tel il était resté à trente, avec le relief plus ferme, l'accent plus précis et plus nuancé que donne la vie, avec enfin, dans les derniers mois, quelque chose de détendu, d'heureux, sinon encore d'apaisé.

Mais on ne pénétrait pas tout de suite une nature si riche et si secrète, et ce qui nous frappa, dans cette École où les

(1) Né le 25 août 1881, à Montargis (Loiret).

mérites intellectuels prennent d'abord leur rang, ce fut son extraordinaire puissance de travail. Dispositions naturelles qu'il tenait de ses origines ouvrières, l'amour, la passion du travail se fortifiait en lui d'une volonté réfléchie et obstinée de fidélité à ceux de sa « classe ». Il voulait être, dans un autre ordre qu'eux, mais comme eux, un bon ouvrier qui peine et qui produit. Le labeur qu'il a fourni, en sa vie si brève, est proprement incroyable. Élève, il nous étonnait par sa curiosité indépendante, son goût de la connaissance précise et approfondie. Maître à son tour, la tâche professionnelle, remplie avec zèle et scrupule, ne lui suffit pas. Une ardeur intellectuelle, un appétit de connaître sont en lui et ne se satisfont que par des veilles passionnément studieuses. En ces années de formation décisive, l'abondance et la diversité de ses lectures furent prodigieuses.

Dans l'histoire, dans la philosophie, dans la poésie, dans les livres sur les « métiers », ces métiers, chers à son cœur de fils d'ouvriers, que cherchait-il donc d'un esprit si fervent ? On peut répondre, je crois : la vie, ou, plus précisément, l'humanité vivante. Albert Thierry avait le culte de l'homme ; tout ce qu'a fait, tout ce qu'a pensé et voulu ce « Prométhée qui se délivre », et même ses erreurs et même ses défaites, lui étaient objet de curiosité et d'amour. De là son éloignement pour la beauté convenue, académique, qui enveloppe ou atténue les reliefs trop âpres : de là sa préférence pour les œuvres sincères, rudes, ardentes, vraies en un mot, et qui nous laissent le goût sévère de la vie.

Ce qui surprenait plus encore que l'immense diversité de sa lecture, c'en était la secrète et puissante élaboration. A travers tant de livres, jamais il ne se dispersa, jamais il ne se perdit lui-même. C'est qu'il était, plus encore qu'avide de connaître, ardent à imaginer et à construire. De toute connaissance il se munissait et s'armait, rien en lui ne demeurerait savoir inerte, inutile, parce que, pensée vivante, agissante, créatrice, il organisait à mesure ses richesses en une synthèse touffue certes et, par places, encore obscure,

mais, dans ses grandes lignes, nettement et vigoureusement tracée.

Né écrivain, il le savait, car sa lucidité égalait sa modestie. Au don de l'expression neuve et forte, du mouvement souple et nerveux de la phrase, il ajouta le travail obstiné, scrupuleux, la critique sévère de son œuvre. Cette œuvre était sa pensée constante ; il vivait pour elle, ou plutôt elle était sa raison de vivre. A aucun moment il ne s'en laissa distraire. Et comment l'eût-il pu ? Si quelque chose en lui échappait à la maîtrise de sa volonté, c'était cette dévorante activité de son esprit et de son imagination qui, à travers tout, cherchait et trouvait pâture. Son œuvre, vraiment, se faisait en lui, irrésistiblement, par l'afflux des sensations autant que des idées. Car cet ami des livres fut plus encore peut-être l'ami des arbres, des plaines, des vallées de l'Ile-de-France, l'ami des rues et des faubourgs, des quais et jardins de ce Paris qu'il chérissait. Chaque promenade autant que chaque lecture faisait lever, foisonner en lui les images, les pensées, les symboles, et suscitait en lui non pas la vague extase lamartinienne, mais une exaltation lucide de l'esprit, une plus ardente germination de l'œuvre.

Qu'eût été cette œuvre ? nul, même des meilleurs amis d'Albert Thierry, ne peut le dire ; car il observait avec eux, à ce sujet, une réserve presque farouche. Mais si peu qu'il ait livré au public, sa pensée, pourtant, s'est fait connaître. Franche et hardie, elle se donnait sans restriction, sans réticence. Et peut-être n'eût-il souhaité d'autre hommage pour son œuvre inachevée qu'une attention sérieuse et cordiale aux idées qui lui étaient chères.

Ce serait trahir cette pensée si riche et toujours en mouvement que de vouloir la fixer dans la rigueur d'un système. Albert Thierry n'avait point dans l'esprit un cortège harmonieux et symétrique d'idées heureusement enchaînées, mais un peuple nombreux, frémissant, agité de remous profonds, groupes mouvants qui parfois se heurtaient, se dressaient, s'affrontaient dans une lutte douloureuse. Pourtant, sous cette

diversité et ce bouillonnement, des points fixes subsistaient, des pôles d'attraction qui, si forte que fût la tempête, parvenaient toujours à reformer l'équilibre. La plus stable, comme aussi la plus originale de ses idées, c'est celle qui forme le centre de sa morale syndicaliste et qu'il résumait dans cette formule si expressive : le refus de parvenir. Il adjurait le prolétariat laborieux et souffrant, ce prolétariat en qui le levain du travail et de la misère entretient et développe le culte de la justice et le sentiment de la fraternité, et qui seul est capable de sauver le monde, il l'adjurait de demeurer fidèle à sa profession manuelle et à sa pauvreté, de consentir à ne pas se laisser gagner à la séduction des jouissances, des fonctions publiques et des places, à vivre grand par l'esprit, mais humble par la condition. Le refus de parvenir, c'était à ses yeux l'achèvement de toute culture prolétarienne, sacrifice si grand qu'il faut un courage plus qu'humain pour l'accomplir. Mais Albert Thierry n'hésitait pas à le croire possible. Et ce socialiste, parlant des prolétaires, osait écrire : « Ce que je veux profondément, ce n'est pas qu'ils soient heureux, c'est qu'ils soient héroïques. »

Cette généreuse doctrine, pourquoi donc sur les lèvres d'Albert Thierry prenait-elle un accent si émouvant ? C'est qu'il ne la pensait pas seulement, il l'aimait du plus profond de son âme. Ces idées, qu'il exposait d'une voix contenue et comme assourdie par un scrupule extrême de sincérité, elles n'étaient pas pour lui des abstractions, des combinaisons de l'esprit. Elles étaient vraiment les filles de son cœur. Avec elles il s'entretenait sans cesse, dans le silence de sa vie solitaire. Toute atteinte portée à ces « idées saintes », il la ressentait au plus sensible de lui-même, il en souffrait... Et de quelle ardeur il savait souffrir ! Il n'est point de forme de la douleur humaine à laquelle il n'ait pas donné son amour. La misère, le vice, la cruelle injustice sociale et naturelle lui arrachaient des cris de révolte : « Qui nous délivrera de la dure inégalité ! » Jamais homme n'a aimé l'homme d'un plus tendre, pitoyable et viril amour. Par la puissance d'une

sympathie sans relâche, par un goût secret et fervent de la douleur il réalisait en lui, il vivait « la peine des hommes ». N'est-ce pas lui-même que, sans le vouloir, il a peint dans ce tragique « Stigmatisé » sur le corps ravagé de qui saignent toutes les plaies de l'humanité ? Dans cet ordre de la charité, « infiniment supérieur » à l'ordre de l'esprit, ceux qui ont bien connu Albert Thierry savent qu'il est comparable aux plus grands.

Ce que fut pour cette âme, pour cette conscience, l'effroyable année 1914, qu'on essaie de l'imaginer. D'abord l'écroulement brutal de tous les grands espoirs pacifiques, du beau rêve de fraternité humaine tant caressé. Mais, dans ce terrible réveil, nul désarroi, nul tâtonnement : « Cette guerre est une guerre juste » ; pas de doute, pas d'hésitation possible ; « du haut de l'honneur » la cause est jugée. Et quelle chance prodigieuse qu'il nous soit donné, à nous Français, de combattre à la fois pour le Droit et pour la Patrie, l'une incarnant l'autre. Quel contentement héroïque pour la raison !

« Que cette guerre est belle, s'écrie-t-il, qu'elle est grande, quelle explosion de sublime elle fait dans le courage des morts, dans la joie des combattants, dans la sérénité toujours en péril et toujours regagnée des femmes et des mères ! » Mais voici la défaite, l'invasion. Albert Thierry, blessé pendant la retraite, tombe entre les mains des Allemands ; il reste six jours prisonnier, dans une ambulance où, de son bras valide, il soigne et secourt les soldats français et allemands plus atteints que lui. Dans ce lieu affreux, « d'un degré à peine au-dessus du charnier », il voit à plein les misères hideuses de la guerre. Il voit aussi la laideur morale des Allemands, « la bassesse de leur patriotisme, leur goût effrayant du mensonge ». La victoire de la Marne le délivre de ce cauchemar. Il est envoyé à l'hôpital de Cholet ; il y passe deux mois paisibles et douloureux, revient au dépôt. Souffrant encore de son épaule blessée, souffrant plus amèrement de l'« affreux destin de la patrie », il passe à Évreux trois

longs mois, pour lui les plus cruels de la guerre. Il ne se sauve que par un travail de l'esprit intense et continu. Ce soldat de deuxième classe, sur la paille du dépôt, médite et écrit « Les conditions de la paix européenne » et la « Visite de Dieu à Reims ». Enfin, dans un groupe de volontaires, il peut rejoindre le front ; il mène la vie des tranchées, vie de fatigues et de misères où son courage semble s'exalter encore, son esprit se tendre dans un effort plus ardent, comme s'il sentait ses heures comptées. C'est là, pendant les répit que lui laisse la garde du créneau ou du poste d'écoute, qu'il écrit la « Déclaration des Droits des Peuples ». Magnifique liberté du stoïcisme. En mai, au plus fort de la bataille déchainée, son régiment est envoyé en Artois. « Souhaitez-moi, nous écrivait-il, de prendre part à une grande victoire... » Il n'a pas vu la victoire. Il est tombé obscurément, confondu avec ses frères, par le même obus, en un groupe sanglant, et nous n'avons pas retrouvé la place où il repose avec eux. Sacrifice total, sans ivresse, sans gloire, le seul digne de lui, de sa vie silencieuse, recluse et passionnée.

« O France, je vous donne tout », écrivait-il. Il lui a tout donné en effet, jusqu'à ce « grave amour terrestre » si longtemps attendu et qui vint s'offrir à lui, avec toutes ses promesses de bonheur, à la veille même de la guerre. Ainsi le sacrifice a pu être sans mesure, comme il le voulait ; toute une vie utile, belle, heureuse a pu être offerte pour le salut de la Patrie.

Francisque VIAL.
